

SANS TOI
MES NUITS
MENTENT.

Abécédaire Intime d'une Fille.

Mais à quoi bon écrire si ce n'est pour déenfouir des choses, même une seule, irréductible à des explications de toutes sortes, psychologiques, sociologiques, une chose qui ne soit pas le résultat d'une idée préconçue ni d'une démonstration, mais du récit, une chose sortant des replis étalés du récit et qui puisse aider à comprendre —à supporter— ce qui arrive et ce qu'on fait.

Annie Ernaux.

MEMOIRE DE FILLE

Annie Ernaux replonge dans l'été 1958, celui de sa première nuit avec un homme, à la colonie de S dans l'Orne. Nuit dont l'onde de choc s'est propagée violemment dans son corps et sur son existence pendant deux années. S'appuyant sur des images indélébiles de sa mémoire, elle interroge cette fille qu'elle a été dans un va-et-vient implacable entre hier et aujourd'hui. Elle explore et navigue dans les souvenirs de cet Autre, celui de sa première nuit, et fait le récit d'une perte.

LA FEMME ET LE SACRIFICE

On a sacrifié les femmes au nom d'à peu près tout, morale, religion, politique, amour, maternité. Aujourd'hui encore, malgré les discours d'émancipation, persistent viols, harcèlements, sévices conjugaux, interdits et humiliations. Le destin de la féminité en Occident serait-il sacrificiel ? Anne Dufourmantelle questionne le rapport de la femme au sacrifice. Elle mêle destin d'héroïnes à ce qu'elle appelle les *vies blanches*, les sacrifices muets et invisibles. Elle dit que le sacrifice est toujours destiné à l'Autre qui ne répond pas.

A

l'Autre.
Celui que j'attends.

Au commencement, la nuit.

« Ma mère s'enfonce seule dans le bois, mon père reste au bord, me tenant par la main. Je hurle et je pleure. Il me semble que ma mère nous abandonne et que je vais mourir. Ou bien c'est elle qui va mourir. » (*Se perdre, Annie Ernaux*)

A neuf ans, j'ai fait un cauchemar. Ma mère décidait de partir vivre dans le sud. Mon père était impuissant. J'abandonnais mes proches, ma terre et mes racines. Je vivais sans père, sans repères ; sans paire. Ce cauchemar est devenu la scène originelle de tous mes abandons futurs.

« J'attends la voix qui me dira que j'existe, que je suis désirée. Pourquoi à chaque fois je suis sûre que c'est fini ? Pourquoi toujours imaginer le pire ? Je suis éternellement l'enfant abandonnée. » (*Se perdre, Annie Ernaux*).

A vingt-deux je recevais la lettre de P.S. Elle m'abandonnait face au réel. P.S. était comme dans sa lettre un détail important. Il était l'élément en plus, l'élément en trop, celui qu'on allait écrire *après le coup*. Il était l'élément par lequel j'allais revenir dans mon passé.

B

Bouc émissaire.
Animal antique sacrifié.

Je ne trouve pas ma place dans ce monde. Je pense à toutes ces fois où je me suis sentie à côté. C'est vrai, je n'y suis pas.

Combien de fois j'ai dit: *ce qui ne me tue pas me rend plus forte*. En lisant la lettre de *P.S.* je ne suis pas morte, je suis atterrée. *P.S.*, l'entité qui me fait perdre toute confiance. En moi et en l'Autre. La violence qui nous oblige à regarder le monde à distance.

La lettre de *P.S.* accuse ma personne, tout entière, et ma parole. *P.S.* m'accuse d'un mensonge.

D'où vient ma faute, ma culpabilité ? D'où vient mon sentiment de vide ?

« Longtemps j'ai cru que le vide était la cause et le sens de l'écriture, de mon écriture, mais depuis un an ou deux, je pense que c'est plutôt la perte : elle est le cœur, le noyau dur, la chose qui, peut-être, tient tous les fils des livres entre eux. » (*Annie Ernaux*).

Il fallait que je m'exile pour dérouler le fil de ma vie.

Qu'est ce que j'avais perdu ?

Mon innocence, ma virginité puis ma dignité.

Sur ce chemin, derrière moi, il y avait ma mère, mon père (presque absent), *Y.* et *P.S.* Il y avait aussi Dieu et les chansons.

C

Couteau.

L'écriture comme un couteau.

« La nostalgie est le regret, le manque d'une période ou d'un endroit du passé (enfance, pays natal). Elle convoque le fantasme du retour.

La mélancolie est le regret, le manque d'une chose inexistante. Le fantasme absolu du mélancolique est de pouvoir vivre sa mort. » (*Remèdes à la mélancolie, Eva Bester*).

Comment briser le cycle ?

« Le mythe nous rappelle que rien ne peut trancher ce fil ininterrompu des souffrances et des doléances liant les générations entre elles hormis le sacrifice, qui ouvre un temps nouveau.

Le mot Sacrifice vient du latin *sacrificare, sacrum facere*, faire un acte sacré.

Dans les drames antiques, la jeune fille est celle qu'on sacrifie au monstre ou au dieu pour que la cité survive ou que la guerre puisse avoir lieu. C'est elle que l'on sacrifie.

Elle est convoquée à faire un pas de côté par rapport à toute sa lignée, aux ordres qu'on lui donne ou à une fatalité venue avec sa naissance. (*La Femme et le Sacrifice, Anne Dufourmantelle*).

Je suis celle qui en appelle à l'Autre, ce témoin venu en juge pour me délivrer de l'incompréhension et du devoir d'exister.

D

Disparition.

Action de partir d'un lieu, de ne plus se manifester.

Dans l'*Événement*, Annie Ernaux écrit « depuis des années, je tourne autour de cet évènement de ma vie. Lire dans un roman le récit d'un avortement me plonge dans un saisissement sans images ni pensées, comme si les mots se changeaient instantanément en sensation violente. De la même façon, entendre *La javanaise*, *J'ai la mémoire qui flanche*, n'importe quelle chanson qui m'a accompagnée durant cette période, me bouleverse. »

L'évènement, pour moi, n'est pas un avortement, mais la lettre de P.S. qui me ramène aux autres événements, comme un effet miroir, un retour incessant.

Comment briser la ritournelle ?

Comme si, de ces événements, revenait toujours leur caractère répétitif, récurrent ; au même titre qu'un refrain dans une chanson et, avec cette répétition, finit par hanter notre être tout entier.

Il y a des chansons qui nous hantent parce qu'elles nous racontent et nous permettent d'adresser notre prière à l'Autre, l'absent, le maître que nous nous sommes donné en secret.

E

Evénement. Fait d'une importance toute particulière.

Padam, Padam, Edith Piaf

*Cet air qui m'obsède jour et nuit
Cet air n'est pas né d'aujourd'hui
Il vient d'aussi loin que je viens
Traîné par cent mille musiciens
Un jour cet air me rendra folle
Cent fois j'ai voulu dire pourquoi
Mais il m'a coupé la parole
Il parle toujours avant moi
Et sa voix couvre ma voix
Padam... padam... padam...
Il arrive en courant derrière moi
Padam... padam... padam...
Il me fait le coup du souviens-toi
Padam... padam... padam...
C'est un air qui me montre du doigt
Et je traîne après moi comme un drôle d'erreur
Cet air qui sait tout par cœur*

« Antigone est le récit d'une fidélité fraternelle mortelle, mais toute fidélité n'est-elle pas amoureuse, c'est à dire en dernière instance littéralement vouée à l'amour comme un serment dont rien ne peut vous délivrer ? De quelle fidélité Antigone atteste-t elle jusqu'à la sentence même qu'elle réalise, emmurée vivante, ni vivante ni morte donc, ensevelie du poids des générations dont elle se fait le dernier lien, le témoin à charge, la dernière victime ? » (*La Femme et le Sacrifice, Anne Dufourmantelle*).

J'ai grandi sans mon père. Quand je suis dans le sud, je le vois un week-end par mois. Je n'arrive pas à lui dire la solitude et la force qu'il me faut pour me tenir devant l'existence.

Mes parents se sont rencontrés. Ils m'ont eue. Ils se sont mariés puis divorcé un an plus tard. Ensemble, je n'en ai aucun souvenir, sauf une fois, pour mon anniversaire.

Quand ma mère a voulu partir mon père s'est opposé. Il a contacté la protection de l'enfance qui est venue me poser des questions. J'avais neuf ans. Je ne savais pas quoi répondre, je ne voulais trahir personne. J'allais devoir abandonner une des deux parties de moi. A la question « est-ce que tu as déjà écouté aux portes ? », je réponds « non ». Détail qui déterminera la suites de l'événement.

En réalité, j'avais écouté aux portes. Jusqu'à ce que ma grand-mère me dise que j'allais partir, qu'elle me fasse jurer de garder le secret, je vivais en pleine innocence. Après quoi mon grand-père m'a regardé et m'a dit « *tu vas grandir plus vite que les autres.* ».

F

Feu.

Combustion dégageant de la chaleur et de la lumière.

Maman. Tu m'as appris à dire oui. A plonger dans le vide. Tu m'as transmis la joie et la mélancolie. Tu as toujours fait ce que tu désirais. Je me souviens de nos disputes avant de partir dans le sud. Je te disais, je veux rester en suisse. Tu me disais, non, c'est un désir. Tu étais mon héroïne, celle qui ne cédait pas à son désir. Tu as ta façon bien particulière d'être hors-la-loi, maman. Tu fais toujours les choses un peu à côté. Tu t'es construite seule et toi aussi tu as cherché l'Autre. Tu as une force, un courage, une puissance inouïs, maman. J'ai envie de revenir dans le nord, à la recherche de la tendresse évanouie. Je ne céderai pas, maman, comme tu me l'as appris. Depuis des années, j'ai peur des départs. J'ai peur de t'abandonner. La lumière vient toujours de l'obscurité. Il y a toujours un décalage entre le monde et nous, entre nos rêves et la réalité. J'ai appris à leur parler dans la nuit. J'ajoute une chose: dévastation, régénération. Nous sommes de même nature ; des feux dans la nuit.

G

Guérison.
Cicatrisation d'une blessure.

Disproportion inouïe entre la présence des autres dans ma mémoire et le souvenir qu'ils ont de moi. Dans le sud je ne développe aucun lien d'amitié. Tout ce que j'ai voulu, pendant six ans, c'était le retour dans le nord.

Dans le sud, N. est ma nounou, elle vient du Paraguay. Elle m'apprend l'espagnol. Elle est très religieuse. Je suis absorbée par son besoin d'absolu à travers Dieu. Jésus est son fils, il est l'image qui me rassure, me console et me donne confiance. Avec lui je ne suis plus seule. J'ai quelqu'un à qui parler en permanence, quelqu'un qui répond à mes appels. Grâce à N. et à Jésus je peux surpasser le déracinement.

Tout ce que j'attends, c'est que quelqu'un ou quelque chose me laisse un espace pour plonger en lui. Je veux m'oublier. Je veux trouver un nouveau moi, sans moi. Je plonge dans Jésus à travers N. Je préfère ne pas aller à la mer avec mes camarades, ne pas essayer de fumer la cigarette qu'on me tend, ne rien réclamer, et surtout ne rien attendre. Ma vie se résume à aller à l'école, disparaître et rentrer chez moi.

J'ai envie de m'arrêter là comme si rien d'autre ne devait être dit, mais c'est une phrase pour une héroïne de fiction. Et je n'en suis pas une.

H

Hymne. Louange à Dieu.

J'ai treize ans.

Jésus est mort. Il s'est sacrifié. Il m'aime. Il est mon sauveur, mon Autre, mon Maître. Un jour N. entend la voix de Jésus et s'évanouit. Je pense que tout ce que N. dit est vrai. C'est par elle que se construit mon lien au sacré. Elle est le vecteur de mes espoirs, la garante de mes secrets. Je ne sais pas pourquoi elle a décidé de venir en Europe. Quand ma mère n'a pas d'argent elle accepte de rester, sans qu'on le lui demande. Sa chambre est à côté de la mienne. C'est elle qui se réveille avec moi le matin. Je pense que N. est quelqu'un de profondément juste et seule. Je crois comprendre qu'elle n'as plus de lien avec sa famille et que nous en sommes une pour elle. Parfois j'ai l'impression qu'elle est absente à elle-même, comme aveuglée. Je me dispute souvent avec ma mère à cause d'elle, parce que je prends sa défense. Un jour je comprends que ma mère ne fera pas partir N. et qu'elle ne partira pas d'elle même. Je me dis que c'est à moi de partir. J'ai la certitude que les choses doivent changer.

Dans l'Événement, Annie Ernaux parle de sa perte de religion.

J'ai quinze ans.

Je décide du retour dans le nord. Je quitte le sud, je quitte N., et Jésus. Je quitte le sud et avec ça, je quitte Dieu.

I

Intime.

Qui est au plus profond de quelqu'un
et reste secret.

« La blancheur c'est aussi ne pas exister pour soi, ou dans une mesure dérangeante, trop ou trop peu, mais pas de la manière normale. C'est incarner (...) une question brûlante, une malédiction qui hante le groupe, la famille, le village et faire acte de révélateur ; c'est tout à la fois disparaître subjectivement et devenir remarquable. » (*La Femme et le Sacrifice, Anne Dufourmantelle*).

Il fallait que je parte, que je me sacrifie pour qu'il soit possible de laisser place à du nouveau. Sans m'en rendre compte, je répétais l'abandon que ma mère avait produit sur moi six ans auparavant.

J'ai quinze ans, j'abandonne ma mère. Je vais vivre chez mon père. Six ans plus tard, P.S. m'envoie sa lettre. C'est le même sentiment d'abandon, la même perte, la même brutalité du réel qui me fait tout juste dire *qu'est ce qui m'arrive ?*

« Elle pense qu'aucune femme ne peut éviter d'entrer dans le choix d'un destin maternel qui, même si elle le rejette, va orienter sa vie et peser sur elle comme une neige immatérielle efface peu à peu les contours du paysage. » (*La Femme et le Sacrifice, Anne Dufourmantelle*).

Une vie blanche, voilà ce que ma mère et moi avons tenté de fuir. Une vie dédiée aux autres, à leur brutalité et à leur reconnaissance que nous avons refusé d'attendre. Et pourtant, au fond de moi continue d'exister l'Autre. Celui qui mettra un terme à mon attente et qui me sauvera de moi-même. J'attends que quelqu'un voit autre chose que lui-même à travers moi. Mais cet Autre n'existe que dans mes rêves.

J

Je.
Je est une autre.

Je me rappelle de la berceuse que me chantait ma mère,
quand petite, je n'arrivais pas à trouver le calme.

Qui sait si je resterai telle que tu me vois maintenant,
Tu me regardes aujourd'hui telle que tu m'as vue hier,
Tu as connu les secrets de chaque instant,
Quand petite fille, pour me sentir femme,
Je me maquillais les yeux, anticipant le destin,
Je me souviens des larmes de joie, de tes cheveux noirs
Qui tombaient sur tes seins,
Qui sait ce que tu croyais,
Toi qui restais debout quand je n'étais pas à la maison,
Toi sans un homme à tes côtés pour te tenir compagnie,
Tu as toujours été là pour moi,
Qui sait si tu approuves ces bas noirs,
Ou si tu es jalouse de qui peut bien m'aimer,
Toi qui cherchais le soleil dans chacun de mes bobos,
Toi qui chassais le froid de la nostalgie,
Toi qui as été père et mère à la fois,
Tu es restée là avec moi, pour moi.
Toi.

Federico Garcia Llorca dit que les berceuses sont toujours d'une extrême tristesse. Que les berceuse européennes cherchent à endormir l'enfant alors que celles de son pays, l'Espagne, cherchent en même temps à heurter sa sensibilité. La monotonie des berceuses n'est que le reflet de leur mélancolie. Blancher du lait maternel, blancheur de l'absence, blancheur du drap que N. étend sur la corde à linge. Blancher que je refuse de vivre.

K

Mon Cas.

Oui, nous sommes des cabossés, des éreintés et, paradoxalement, d'indécrottables idéalistes aussi. Oui, nous savons que personne ne pourra venir consoler ce trou béant au centre de nous-même et nous entrons cependant l'espoir fou, presque magique que la rédemption aura lieu. Que nous serons sauvé. De nous même et de nos tourments. Oui, nous rêvons qu'une personne, une fois, saura voir autre chose qu'elle même au travers de nous et aura le courage de nous attendre à la sortie. Mais cette personne n'existe que dans nos rêves. Les quelques personnes qui nous attendent parfois ne correspondent jamais à ce que nous attendons. Et qu'attendons-nous d'ailleurs? Pensée éperdue, sans fond qui va faire que même lorsque je prends le train à l'improviste, que j'arrive à la gare et je scrute le quai pour voir si quelqu'un, peut-être, contre toute raison serait là. A m'attendre. Et dont l'absence (si prévisible) peut me mettre les larmes aux yeux, voire même me déborder de sanglots (à ma grande honte).

« La faute, la culpabilité — sociale, sexuelle, catholique — avec le désir et/ ou la peur de se perdre. Se perdre dans la passion et le sexe de façon mystique, à la recherche de l'Autre. Se perdre dans l'écriture parce que c'est le moyen de regagner la vraie existence, sous forme abstraite, celle des mots, être et faire être en donnant tout, non pas à Dieu mais au monde. Se perdre, aller jusqu'au bout des choses parce que c'est seulement ainsi qu'on atteint l'essence des choses. » (*Se perdre, Annie Ernaux*).

L, M

Elle aime.

Une perte peut être voulue ou subie. En 1958, Annie Ernaux s'appelle encore Annie Duchesne. Elle a 18 ans. Elle tombe amoureuse d'un homme avec qui elle perd sa virginité. Elle parlera de cette première nuit, de sa culotte souillée et de cet Autre comme Maître.

« J'avais juste du sang dilué sur mon slip de nylon au retour. J'avais imaginé ça comme le reste, très doux. C'était le poignard. » (*Ce qu'ils disent ou rien, Annie Ernaux*).

La nuit où Annie D. perd sa virginité n'est cependant pas l'événement traumatisant. Dans *Se perdre*, Ernaux dit qu'il s'agit d'un modèle de relation malheureuse, d'amour non partagé qui a laissé une blessure profonde— dont le sang dilué sur le slip n'est que le signe extérieur, la trace concrète qui en subsiste. Sa honte, celle d'aimer quelqu'un sans être aimé en retour, son attirance irrésistible et dévastatrice pour ce genre de relations est sa perte véritable. Elle est le poignard, l'abandon.

J'écoute *Son of a Preacherman* de Dusty Springfield et je me souviens qu'en 2013, j'ai dix sept ans. Je tombe follement amoureuse de Y. Je perds ma virginité avec lui. Je me dis que l'expression *perdre sa virginité* s'est littéralement perdue en nous tous comme quelque chose de banal. Un jour Y. s'en va, il me laisse seule avec le réel. Je pense *je suis seule et il est tout*. Trois ans plus tard, en 2016, Annie Ernaux écrit *Mémoire de Fille*.

Deux ans après l'écriture de *Mémoire de Fille*, en 2018, P.S. m'envoie sa lettre, je pense *je suis seule et ils sont tous*.

N

Se prononce Haine.

Y. est le couteau et je suis la blessure. Il est le poignard et je suis le ventre. Aucune place pour rien d'autre que le désir brut, chimiquement pur — aussi forcené que celui du viol— que d'être dévirginisée par lui.

« Ainsi est dite *sacrificielle* une femme mise à la place du couteau qui sert à découper l'animal selon le rituel qui ordonne le sacrifice. Couper, ce n'est pas nécessairement donner la mort, c'est aussi substituer un animal à une personne, une parole à un être vivant, une prière, un objet de culte pour que le rituel puisse s'accomplir » (*La Femme et le Sacrifice, Anne Dufourmantelle*).

Et comme pour Antigone, tout a commencé avec l'impatience, cette passion démesurée que les Grecs appellent *hubris*, la démesure, l'orgueil, la volonté sauvage.

Suite à cette première nuit, j'allais bientôt étendre mes culottes sur la corde à linge de l'abandon, et les attacher avec les pinces de la haine.

O

Ou.
Autrement dit.

« Dans la tragédie grecque, le héros est écartelé entre deux forces du destin, deux devoirs sacrés, deux dieux. L'identification du public à ses dilemmes conduit à la catharsis, qui continue à purger la société de ses maux. » (*L'espèce Fabulatrice*, Nancy Huston).

Ma mère lui dit c'est ta famille *ou* nous. Il ne répond pas. C'est eux *ou* nous. Son mutisme est blanc. Elle décide de partir dans le sud. *Autrement dit*, je dois partir. *Ou* je n'en ai pas envie. *Ou encore* j'ai neuf ans et ma mère doit venir me chercher de force. *Ou bien* mon père ne veut pas me laisser partir. *Autrement dit* ma mère fait six heures de voiture. *Ou alors* il fait nuit et ma mère vient me chercher de force. *Ou encore* mon père ne répond pas à ses appels. *Autrement dit* mon père m'enlève. *Ou* ma mère m'enlève. Dans tous, les cas je ne suis plus là pour en attester. *Ou* c'est l'incompréhension de ce que l'on vit au moment où on le vit qui multiplie les possibilités d'écriture. *Ou encore* j'aimerais disparaître. *Autrement dit* je grandis sans mon père. *Ou bien* je grandis sans paire. *Ou alors* je grandis sans repères. *Ou encore* on ne peut pas se rattraper le temps. *Ou* la fatalité existe. *Ou* je suis la sacrifiée. *Ou encore* je suis le bouc émissaire. *Autrement dit* je décide de partir du sud à quinze ans. Je reviens dans le nord. Parce que je n'accepte pas cet amour. *Ou* je n'accepte pas d'être emprisonnée. *Ou* j'ai besoin de fuir. *Ou simplement* je décide de revenir dans le nord. *Ou* mon père me manque. *Ou alors* je tombe amoureuse de Y. et six ans plus tard P.S. m'envoie la lettre qui met fin à ce cycle.

P

Cette lettre s'est perdue dans ma mémoire.

Q

Main au Q.
Petite tape d'encouragement.

Quand je décide de répondre à la lettre de P.S., j'écris, en bas de page,

« *Nolite te Bastardes Carborundorum* »,
« *Don't let the bastards grind you down* » ;
« *Ne laissez pas les bâtards vous abattre* ».

J'ai vu cette phrase dans la série *The Handmaid's Tale*, qui dépeint une société post-apocalyptique où une certaine catégorie de femme sont devenues des servantes dévouées à un Maître.

P.S. m'envoie sa lettre. Il écrit « *dire que je t'ai mis une main au cul est grave. Tu es une menteuse. Ce que j'ai fait c'était une petite tape sur les fesses, une innocente main au Q* ».

Je réponds à P.S. « *Les mots ont une symbolique. Il faut nommer la chose telle qu'elle a été. Une main au cul est une main au cul. Si je me mentais à moi-même, je l'appellerais une main au Q. Mais je ne suis ni une menteuse ni ton bouc émissaire. Et c'est toi même que tu accuses avec cette lettre.* »

Antigone défie les dieux avec son *hubris* et fait sortir le temps hors de ses gonds. Elle désobéit face à Créon et remet le monde à l'endroit.

Annie Ernaux explore le gouffre entre l'effarante réalité de ce qui arrive au moment où ça arrive et l'étrange irréalité que revêt, des années plus tard, ce qui est arrivé.

Un post-scriptum, à la fin d'une lettre, est toujours un détail important: il s'écrit *après coup, après le coup, qu'il soit donné ou reçu.*

P.S.: Se Perdre.

R

Religion.

Les Hommes et les Dieux.

Image de mon adolescence, une après midi de septembre, assise sur le lit de ma chambre face à l'armoire surmontée d'une glace dans laquelle je joue à imiter Dalida.

« Et bien je crois que pour moi la chose la plus importante c'est l'amour. Je cherche le vrai amour. Et si je regarde en arrière dans mon passé je peux dire que j'ai eu beaucoup d'hommes dans ma vie, et que ce que je cherchais c'était toujours l'amour, le vrai. Toi qui me connais, qui connais ma vie, tu sais que je suis toujours passée d'un homme à un autre parce que je ne trouvais pas cet amour que je cherchais. Mais je le cherche toujours cet amour et c'est peut être parce qu'au fond je cherche le grand amour, le sublime. L'amour de Dieu. L'amour de Dieu à travers les hommes et qui mène à Dieu. Je pense que c'est possible. Je suis certaine qu'il existe un amour plus grand que celui que je chante dans mes chansons. C'est l'amour de Dieu. Celui qui libère et non qui attache. L'amour pour les autres et non pour soi. Si on aime de cet amour une personne on aime Dieu. Vous savez j'ai tenté de me suicider pour rejoindre cet amour. Je voulais rejoindre son âme parce que tout ce que j'avais ici c'était un amour sans amour. Je me suis demandée le pourquoi, le comment j'en étais arrivée là. Et tout le reste ce ne sont que des caramels, des bonbons et des chocolats. Des paroles, des paroles. »

S

Faille par laquelle s'engouffre l'Autre dans ma
mémoire.

T,U

Toi.
L'Autre.

A Toi, l'Autre, le Maître.

A ma Mère,

A mon Père

A Dieu,

A Y,

A toi qui as bercé mes nuits.

A toi qui m'as fait disparaître.

A toi que j'ai aimé en secret.

A toi que j'ai protégé avec mon silence.

A toi qui as pris toute la place.

A toi en qui je me suis perdue et qui m'a changée.

A toi sans qui mes nuits mentent.

P.S.: Plus Seule.

V

Vérité.

Si tant est qu'il y en ait une.

J'ai passé ma vie à rêver d'une famille comme les autres. Je n'attends qu'une chose, rentrer chez moi et entendre du bruit. Celui d'une famille. Une radio allumée, une voix grave au lointain qui me dise *tu n'es plus seule*.

J'ai toujours été submergée par la réalité des autres. Leur façon de parler, de croiser les jambes, d'allumer une cigarette. Un jour, j'ai été emportée dans le désir d'un seul Autre. Ce que je pensais être s'est évanoui. Je me suis dissoute et j'ai regardé mon reflet agir, obéir, emporté dans le cours inconnu des choses. J'ai toujours été en retard sur la volonté de l'Autre. Je ne l'ai jamais rattrapée.

Le sentiment d'abandon se niche dans les détails les plus cachés de la vie; ces gestes infimes, ces rendez-vous manqués, ces paroles silencieuses ou évitées, ces toutes petites promesses font de nous ni des héros ni des bourreaux.

Je ne suis ni Antigone, ni le bouc émissaire, ni la victime, ni l'héroïne. Je suis celle qui crie en silence et qui appelle l'Autre à travers ma chanson.

W

Le souvenir d'enfance.

Je pense que j'aime les voix graves des femmes, qu'elles me rappellent celle de ma mère. Je pense que depuis toujours j'écoute des chansons chantées par des femmes. Je pense que depuis toujours je m'arrête dans la rue pour regarder les autres, que les autres sont beaux. Je pense qu'on finit sa vie en disant *Maman*. Je pense que ma mère est mon premier amour. Je pense que la part violente est dans l'Autre, la part d'absolu, l'entière douceur. Je pense que les mots d'amour sont doux et durs. Je pense que je n'ai plus confiance en l'Autre. Je pense que je ne me suis jamais abandonnée à l'Autre. Je pense que si je perds mon enfance je perds l'Autre. Je pense que les hommes donnent même quand ils ne veulent pas et que les femmes ne donnent pas quand on croit qu'elles donnent. Je pense que donner est tout. Je pense que les femmes ont des stratégies de tueuses et qu'une tueuse est amoureuse pour pouvoir tuer. Je pense que le désir de tuer se confond avec le désir de l'Autre. Je pense que je veux sauver l'Autre. Je pense que je veux sauver ma mère. Je pense que la beauté des femmes est indépassable, que je vois la laideur des hommes, pas celle des femmes. Je pense qu'aimer me sauvera. J'ai peur que l'Autre m'abandonne. Je pense qu'une femme m'a sauvé la vie sans le savoir avec ses chansons. Je pense que les femmes m'émeuvent à pleurer. Je pense que les images sont le ventre de la vie et les chansons, le coeur. Je pense que la voix de mes ancêtres me hante. Je pense que je couche avec l'Autre par habitude. Je pense que j'ai peur de céder à l'Autre. Je pense que je veux baisser les armes. Je pense que je veux m'abandonner à l'Autre. Je pense que je préfère éteindre la lumière pour enlever ma culotte.

Je pense que je veux me réconcilier avec l'Autre.

X, Y

Mémoire de Fille ou Garçon ?
La réponse est dans l'Autre.

Z

Zeus.
Dieu suprême.

Je t'aime.

Je t'aime comme la mère aime l'enfant,
Comme la flamme aime la torche,
Comme le vieil homme aime la vie qui le quitte.

Je t'aime comme l'abysse aime la lumière,
Comme le pauvre aime rêver,
Et comme le soldat aime la paix.

Je n'ai rien d'autre, je ne suis qu'une voix,
Je suis deux mains vides qui t'enlacent.

Mais je t'aime, et regarde, les ciels s'éclaircissent,
Ces ciels qui se dégagent avec tant de difficulté.

Je me languis de toi comme la poussière se languit de la pluie,
Comme l'âme se languit d'un rire,
Comme le randonneur se languit de l'ombre d'un platane.

Je me languis de toi comme la neige se languit du feu,
Comme un homme qui souffre se languit de la guérison,
et comme un lourd péché se languit de la repentance.

Je n'ai rien d'autre, je ne suis qu'une voix,
Je suis deux mains vides qui t'enlacent.

Mais je t'aime, et regarde, les ciels s'éclaircissent,
Ces ciels qui se dégagent avec tant de difficulté.

P.S.

Sans Père.
Se Perdre.
Plus Seule.
Sans Peine.
Sans Paire.

BIBLIOGRAPHIE

SOURCES LITTÉRAIRES

Annie Ernaux, *Mémoire de Fille*, Paris, Gallimard, 2016.

Annie Ernaux, *L'Usage de la Photo*, Paris, Gallimard, Editions Folio, 2005.

Annie Ernaux, *Se perdre*, Paris, Gallimard, Editions Folio, 2002.

Annie Ernaux, *L'événement*, Paris, Gallimard, Editions Folio, 2000.

Annie Ernaux, *Passion Simple*, Paris, Gallimard, Editions Folio, 1992.

Yannis Ritsos, *Le Mur dans le Miroir Ismène*, Paris, Gallimard, 2001.

SOURCES THEORIQUES

Anne Dufourmantelle, *La Femme et le Sacrifice D'Antigone à la Femme d'à côté*, Paris, Denoël, 2007.

Anne Dufourmantelle, *La Sauvagerie Maternelle*, Paris, Calmann-Lévy, 2001.

Rebecca Solnit, *Ces hommes qui m'expliquent la vie*, Paris, Les Feux, Editions de l'Olivier, 2018.

Peter Szendy, *Tubes La Philosophie dans le Juke-Box*, Paris, Paradoxe, Editions de Minuit, 2008.

Eva Bester, *Remèdes à la Mélancolie*, Paris, Editions Autrement, 2016.

Federico Garcia Llorca, *Les Berceuses*, trad. de l'espagnol par Line Amselem, Paris, Editions Allia.

SOURCES ARTISTIQUES

Barbara Loden, *Wanda*, 1970.

Lars Von Trier, *Breaking The Waves*, 1996.

Bruce Miller, *The Handmaid's Tale*, tiré d'une nouvelle de Margaret Atwood, 2017.

Elena, Ana Oxa, 1989.

Berlinde de Bruyckere en lien au Sacrifice.



Katinka Lampe en lien au silence de l'enfance.



Nigel Van Wieck en lien à l'attente et l'abandon.



Ana Teresa Fernandez en lien à la blancheur et la disparition.



